

## 41. CHARLES SZYMKOWICZ (2010)

*La préface que je donnai en 2010 au catalogue de l'exposition « D'Apollinaire à Van Gogh » (Szymkowicz à Stavelot – enfin) organisée dans les salles de l'ancienne abbaye de Stavelot me permit de tenter de faire partager tout mon enthousiasme pour la peinture, si controversée, de Charles Szymkowicz. Puisse sa reproduction ici permettre de faire connaître à d'autres le nom de ce Maître carolo digne d'être découvert.*

Préfaçant voici treize ans ma biographie du leader historique du mouvement ouvrier verviétois Pierre Fluche, mon ami Jean-Jacques Messiaen, discret et cependant habile serviteur de la culture et du design en Province de Liège, écrivait : « Combien il serait malvenu de verser dans ces paraphrases de préfacier qui, sans précautions, sans pudeur vous déflorent une œuvre, brisent net l'élan du découvreur et réduisent le propos à quelques banalités enrobées de suffisance pour ne pas dire d'égoïsme. Comme si commenter le travail d'autrui vous autorisait à en retirer une quelconque gloire. Et de vous dire en peu de mots de gagner l'essentiel, par-delà ces lignes superflues, au plus vite ».

C'est dans cet esprit que je n'entends pas ici évoquer les tableaux – mais peut-être leurs sujets – de Szymkowicz et que j'invite plutôt à lire le riche entretien entre ce dernier et Murielle Denis où le peintre commente lui-même son travail, l'analyse pointue de celui-ci par le critique et historien d'art contemporain italien Enrico Crispolti, enfin la notice biographique très complète qui clôt ce livre catalogue. Il n'y a rien à y ajouter, je pense, pour mesurer l'importance de l'œuvre d'un peintre apprécié, au fil des ans, par des personnalités aussi riches et diverses que feu Léo Ferré, Jacques Attali, Michel Bouquet, Paul Caso, Jean-Claude Van Cauwenberghe, feu Jean Guy, Jules Gheude, Philippe Suinen ou encore, pour citer un autre Verviétois, Roger Hotermans.

Donc : Szymkowicz à Stavelot. Pourquoi « enfin » ?

C'est alors que le tout jeune Institut du Patrimoine wallon avait pour ministre de tutelle Jean-Claude Van Cauwenberghe que celui-ci nous autorisa à acquérir, en 2000, deux portraits peints par Szymkowicz – dont j'avais, pour ma part, découvert l'œuvre cinq ans plus tôt seulement – pour qu'ils prennent place dans nos deux sièges de l'époque, à Namur (Ferré, *Et qu'ont-ils à rentrer chaque année les artistes ?*) et à l'ancienne abbaye de la Paix-Dieu à Amay (Rimbaud, *Oisive jeunesse, à tout asservie, par délicatesse, j'ai perdu ma vie...*). Président à l'époque l'asbl gestionnaire des musées et des salles de l'ancienne abbaye de Stavelot, j'avais espéré dans la foulée pouvoir y accueillir une exposition de la série des portraits, en programmant celle-ci pour 2003, année, par ailleurs, du

dixième anniversaire de la disparition de ce véritable père ou frère spirituel du peintre, Léo Ferré. Projet avorté.

Deux ans plus tard, un ostracisme corporatiste auquel Soo Yang Geuzaine et moi ne nous attendions pas empêcha d'accueillir, toujours à Stavelot, Szymkowicz parmi les artistes wallons sélectionnés pour l'exposition événement organisée conjointement par l'asbl et par l'IPW à l'occasion du quart de siècle de la Région wallonne, sous le titre *Affinités, 25 ans d'art et d'architecture*. Certains ne pardonnaient pas, ai-je cru comprendre alors, les très dures phrases de Szymkowicz sur ou plutôt contre l'art contemporain dont ce dernier avait émaillé deux ans plus tôt des pages de son livre *Léo à Charleroi*. Deuxième essai raté.

*C'est à treuzinme côp qu'on veût lès maïsses*, dit un proverbe wallon (c'est au troisième coup qu'on voit les maîtres), et nous y voilà enfin. A l'occasion de la présidence belge de l'Union européenne, offrir toutes les surfaces d'exposition de l'ancienne abbaye à Szymkowicz pour y déployer la série complète de ses portraits de créateurs ou de grandes figures symboliques de l'histoire européenne, en présentant cette série dans un catalogue trilingue, tel était le défi. Je remercie très chaleureusement, outre l'artiste bien sûr, ceux qui ont rendu possible cette exposition.

Pour en venir à ce catalogue, quel beau symbole offert par l'alphabet latin que l'ouverture de ce volume consacré à l'expression du Génie européen par Apollinaire, fils d'une Polonaise et d'un Italien, devenu le plus éblouissant poète français du début du siècle dernier. Celui d'*Alcools* (1898-1913), dont *La Chanson du Mal Aimé* fut mise en musique par Ferré en mars 1953 et chantée par ce dernier en '72. Apollinaire, dont un seul été stavelotain – celui de 1899 – lui inspira vingt poèmes et fit trace dans Marie, chantée elle aussi par Ferré en '73. On ne peut plus dissocier d'Apollinaire l'ancienne abbaye de Stavelot, qui abrite, grâce à la passion d'une poignée d'Amis, le seul musée au monde consacré au poète. On ne peut plus dissocier d'Apollinaire Ferré qui l'a si bien chanté. Et on ne peut dissocier Szymkowicz de Ferré. Sept ans après le concert d'Ann Gaytan organisé en juillet 2003, je suis heureux que l'abbaye puisse accueillir, à l'occasion de cette exposition, une interprétation de *La Chanson du Mal Aimé* sur la musique de Ferré par Laurent Malot accompagné du pianiste Christophe Ferry, deux des artistes qui participèrent à Nancy à la (re)création de cette œuvre par Gradus ad Museum sous la direction de François Legée, en décembre 2008 à la salle Poirel de Nancy.

Qu'il me soit permis de rappeler au passage que le long compagnonnage entre Szymkowicz et Ferré s'est encore poursuivi après le décès de ce dernier dans le cadre de la réédition des œuvres du second par son fils Mathieu sous le label « La Mémoire et la mer » : Szymkowicz illustra en 2000 le recueil de textes *De sacs et*

*de cordes* que Jean Gabin avait lu à la radio en 1951, il conçut la même année le graphisme de la nouvelle pochette de l'enregistrement d'*Une Saison en Enfer* de Rimbaud et il dessina en 2001 celle d'*Un chien à Montreux*, dans les trois cas d'une plume qui rappelait le superbe dessin intérieur de la pochette du disque *L'espoir* (1974) et les inoubliables illustrations du double album *Baudelaire* (1967).

Ah, Baudelaire, un des génies sélectionnés ci-après. « Apollinaire a pris de toi ce qu'il pouvait puis a réinventé le Verve. Il nous a laissé Aragon qui a bien du talent. C'est tout » : ainsi parlait Léo Ferré, encore, dans sa dédicace à Baudelaire lorsqu'il mit « humblement » – et sublimement – en musique, en '67, les plus belles des immortelles *Fleurs du mal*, au long d'un disque dont Szymkowicz avait donc dessiné la couverture devenue mythique. Baudelaire, l'ami de notre « tant folâtre Monsieur Rops », dont la chambre dort encore, pour peu de temps, en son château de Thozée que l'IPW contribue depuis dix ans à restaurer et réaffecter en résidence d'artistes. Rops, lui aussi présent ici, qui avait gravé en 1866 le frontispice de l'édition des *Epaves*, avant de voir Baudelaire frappé sur les marchés du « terrible et délicieux catafalque de Saint-Loup », à Namur, du mal dont il ne se releva pas, comme si Dieu ou les Jésuites s'étaient vengés ce jour-là de l'acerbe épitaphe du poète pour leur chère Belgique : « Enfin ! ».

Parmi les autres géants portraituretés par Szymkowicz, je relèverai aussi Courbet, le « peintre de la liberté », comme l'a qualifié son dernier biographe, le romancier populaire et historien d'art autodidacte Michel Ragon, Courbet qui refusa l'honneur du ruban « rouge comme la honte » de la Légion du même nom et qui, défiant inlassablement l'Etat napoléonien, rendit hommage en portrait à Proudhon, cet autre champion de la liberté, puis s'engagea activement dans la Commune de Paris, posant son chevalet au milieu des barricades ainsi que l'écrivit son ami Jules Vallès, enfin dut s'exiler et mourir en Suisse. Son autoportrait halluciné a dicté à Szymkowicz l'*Artiste désespéré* en 1990. Mais peut-être aussi, peu avant, la série *Frère humain* ?

Le Caravage encore, l'auteur de la *Méduse*, autoportrait de l'artiste décapité, empreint de douleur et d'horreur, que Szymkowicz réinterpréta dans un gigantesque diamètre quatre siècles plus tard, sans doute pour saluer le génial rénovateur de la peinture mais aussi peut-être par sympathie pour le bouillonnement brouillon d'une existence brûlée en pied-de-nez bravache à la Morale du temps, déjà « celle des autres » bien sûr. Le Caravage, dont le nom claque comme un joyeux drapeau tragique...

Chagall enfin, qui dut quitter la Russie en même temps que Kandinsky en 1922 pour fuir l'étouffement par Staline de la brève floraison de l'art moderne et de la liberté, un étouffement que symbolisa son éviction par Malevitch, ce « führer

bolchévique suprématiste fou du blanc sur blanc » selon l'expression de Szymkowicz. D'autres fous, dans l'Allemagne hitlérienne, les classeront parmi les artistes dégénérés, brûleront leurs œuvres ou les vendront, ce qui vaut aux Musées de Liège de posséder *La Maison bleue*, dernière image de Vitebsk peinte par Chagall avant de quitter à jamais sa ville natale en 1920.

Restons-en là de ces grandes figures : on n'en finirait pas de s'enflammer aux éclats de liberté qui servent de fil conducteur aux créateurs que Szymkowicz a choisi, au fil des ans, de faire figurer dans son Panthéon personnel de couleurs et de regards. Aux côtés de ces géants d'envergure européenne, il intègre l'auteur peu connu de « Pays de Charleroi, c'est toi que je préfère » : avec cette chanson, avec Jacques Bertrand, rempailleur de chaises de son état, ce sont les chansonniers populaires wallons du XIXe siècle que Szymkowicz fait pénétrer en 1998 dans son univers peint. Homme du peuple, le seul de ce recueil, Bertrand et ses compositions n'ont rien de militants mais ils symbolisent ici l'expression la plus populaire de la création artistique de jadis.

Un seul homme politique aussi, avec le dramaturge tchèque Vaclav Havel, figure dans l'exposition, c'est Jules Destrée : mais c'est celui qui voici près d'un siècle, en 1911 à Charleroi, avait entrepris par le biais d'une exposition artistique de montrer au plus grand nombre « qu'à aucun moment de la longue suite des temps, la terre wallonne n'a cessé de participer à la plus haute culture du monde ». L'année suivante, il donnait au mouvement wallon son manifeste dans une *Lettre au roi* qui n'en finit pas de se vérifier depuis. Et en 1919, préfigurant le ministère de la Culture, il inaugurait le ministère des Sciences et des Arts si bien que pour la première fois, comme le dira le peintre Jean Delville, on voyait un intellectuel véritable prendre la direction du mouvement artistique du pays et encourager avec audace l'élite de celui-ci. James Ensor, pas encore anobli mais déjà reconnaissant, lui rendit alors un extraordinaire hommage dans un flamboyant discours que Szymkowicz ressuscita dans son exposition de Charleroi l'année dernière.

Restons-en là, une fois encore, de ces explications historiques, sous peine de contredire de manière bien trop flagrante l'engagement pris plus haut et finalement pervers, d'être bref. A défaut de l'avoir été, il me reste à réinviter le lecteur patient à passer à l'essentiel : le peintre, sa peinture, et quelle peinture !